

## CULTURE ET GRANDE PAUVRETÉ

*Intervention au colloque « Culture et pauvretés » organisé par M. Antoine Lion, chargé de mission au ministère de la Culture et le Centre Thomas More à l'Arbresle, les 13 et 14 décembre 1985, publiée dans les Cahiers Wresinski, n° 7, février 2004, Editions Quart Monde, Paris.*

### Introduction

Parler d'action culturelle en milieu pauvre et réunir dans un colloque sur ce thème des gens de terrain et des gens de recherche ne peut être qu'une chance pour les familles les plus défavorisées. Ce colloque peut être une chance pour celles-ci s'il nous éclaire :

- sur ce que nous devons chercher à connaître des plus pauvres et
- sur l'engagement qu'ils attendent de nous.

Une telle réflexion sur la culture n'est pas nouvelle. Rien que dans ces cent dernières années, de multiples actions culturelles ont été entreprises en milieu de misère. Ces actions ont été soutenues par de nombreux mouvements d'éducation populaire, et par l'Église en tout premier lieu. Pensons, par exemple, aux bibliothèques et aux universités populaires qui, à certaines époques, abondèrent dans les quartiers peu favorisés. Effort remarquable de justice, leur histoire a été contée dans bien des ouvrages et thèses. Toutefois, nous savons aussi que ce grand mouvement a laissé passer nombre d'êtres humains entre les mailles de nos idéaux.

Nous ne pouvons certes pas accuser les militants de ces mouvements d'avoir délibérément rejeté les plus pauvres. Leur mérite fut d'avoir compris que toute action véritablement culturelle va bien au-delà de la seule transmission de quelques savoirs. Leur tentative était, à travers un partage de culture au sens large, de créer une société de justice et de fraternité. Une société où tous les hommes s'aideraient à comprendre le monde qui les environne, les liens qui les unissent et les moyens de maîtriser les échecs de justice et de fraternité.

Nous n'aurons jamais fini de nous demander pourquoi l'humanité a tant de mal à rassembler ses membres pour réaliser ses idéaux démocratiques de justice et de fraternité. Aucune communauté n'y est arrivée à ce jour. La question de cet échec est posée à l'homme, et la réponse relève de l'homme, et de lui seul. Ainsi que le signale, avec cette simplicité qui fait sa force, un proverbe africain : « Le remède de l'homme, c'est l'homme ».

Cela signifie en premier lieu qu'il nous faut être persuadés que tous les hommes sont concernés par ce rassemblement. Cela contredit cette idée que, d'un côté, les pauvres veulent la fraternité et la justice, et que, de l'autre, les riches ne cherchent que leur intérêt. C'est ce type de pensée, cette manière de voir l'humanité divisée en classes, qui est créatrice de ghettos indestructibles, beaucoup plus que le seul fait que des familles vivent dans des cités d'urgence, des slums ou des taudis.

Il est vrai que les hommes ne se reconnaissent pas tous mutuellement. Certains s'imaginent avoir absolument besoin de l'exclusion, du dénigrement d'autres hommes, d'autres groupes, pour s'affirmer eux-mêmes. C'est un fait que, pendant des siècles, la violence faite aux pauvres a été créatrice de sécurité, sinon de culture : elle excluait certains des nôtres devenus pour nous des boucs émissaires parce qu'ils incarnaient ce qu'une société ne voulait pas être, mais dont elle n'était pas à l'abri. Aujourd'hui cependant, la peur de tout ce qui n'est pas nous n'est plus la même, nous réalisons que les hommes peuvent ensemble aller plus loin dans la diversité. Nous savons mieux aussi, en ces temps-ci, que toute action culturelle d'importance qui ne se fonderait pas dans une certaine mesure sur l'unité et le rassemblement de tous les hommes, serait vouée à l'échec, non seulement au regard des idéaux qui

nous habitent aujourd'hui, mais aussi parce que, pour avoir de l'avenir dans une humanité qui « se mondialise », une culture doit être porteuse d'universel. Serait donc vouée à l'échec à terme une action culturelle qui exclurait trop massivement les pauvres. L'élargissement de notre vision sur le partage de la culture ne va pourtant pas encore jusqu'à prendre en considération les plus pauvres. Tout se passe encore comme si nous refusions l'idée que le Quart Monde puisse être digne et capable de culture, l'idée qu'il puisse s'être forgé sa propre connaissance, une certaine maîtrise de la vie et du monde, fragiles peut-être, mais qui puissent avoir un intérêt pour d'autres. Le Quart Monde, aux yeux de beaucoup, c'est le vide, le désintérêt, l'inintelligence et la non-créativité innées. Le peu qu'il pense est, à la limite, mauvais. On peut essayer de l'éduquer mais il est trop frustré pour qu'on puisse songer partager avec lui une culture. Or, les familles du Quart Monde ont une connaissance et une réflexion sur le monde. Malheureusement, celles-ci sont élaborées en marge du grand mouvement de la maîtrise et de la compréhension du monde, en dehors des courants de pensée et des idées qui ont forgé les cultures humaines.

## **I - UN MONDE ACCABLÉ D'INTERDITS**

Cette marginalité a été causée par les nombreux interdits qui pèsent sur le Quart Monde. Permettez-moi d'en citer quelques-uns :

- interdit de famille,
- interdit de travail,
- interdit de citoyenneté,
- interdit d'histoire,
- interdit de spiritualité.

Ces interdits nous semblent caractéristiques de la grande pauvreté. Ils ont en quelque sorte « déculturé » la misère et ils situent bien, à notre avis, l'extrême difficulté de toute action culturelle en Quart Monde, aussi bien dans le passé que dans le présent.

### **1. Interdit de famille**

Parlons de la famille. Le Mouvement ATD Quart Monde est né dans le bidonville de Noisy-le-Grand. Il y a rencontré plus de 250 familles françaises exclues de la société pour cause de misère et dont l'intégrité familiale était entamée de mille manières. Il y a surtout découvert une volonté acharnée de tous ces hommes et de toutes ces femmes de vivre en famille. Cet acharnement à être et à rester une famille, envers et contre tout, nous l'avons rencontré chez tout homme en milieu de misère. Si pauvre, si seul fût-il, tout homme semble penser à la famille qu'il pourrait bâtir et qui l'inscrirait au sein de la communauté environnante.

Nous affirmons volontiers que la famille est la richesse des pauvres. Ce n'est pas certain, puisque tout se conjugue pour la détruire, mais leur attachement à la famille est la preuve, si besoin en est, de leur sagesse. Car les pauvres savent bien que, sans famille, la question de leur misère ne serait plus posée par les nantis. Ils savent d'expérience qu'à travers les expulsions, l'errance, les placements d'enfants, les nantis visent, consciemment ou non, la dislocation, voire la destruction de la famille pauvre.

Les plus pauvres savent bien ce que cache le forçage permanent pour introduire chez eux la contraception et l'avortement. Ils savent d'instinct et d'expérience ce que pense le monde alentour : que les très pauvres ne devraient pas avoir d'enfants, que des familles comme les leurs ne devraient pas exister. Mieux vaudrait qu'elles n'aient jamais été fondées.

### **2. Interdit de travail**

En l'absence de qualification professionnelle, leurs aptitudes au travail rongées par le cumul des privations en tous domaines, ballottés d'un emploi à un autre, d'un poste à un autre, les travailleurs

sous-prolétaires ne peuvent se considérer des travailleurs comme les autres. Pour sauver la face, ils affirmeront : « J'ai fait tous les métiers, je sais tout faire », laissant dans l'ombre la réalité de leur condition, traduite dans ces mots devenus chez eux un slogan : « 36 métiers, 36 misères ».

Ce ne sont pas seulement les employeurs qui sont en cause. Eux-mêmes savent bien le refus de l'ouvrier qualifié d'avoir à côté de lui quelqu'un qui n'a pu apprendre à travailler et qui, à cause de cela, lui fait insulte. Comme il lui fait insulte par son langage, son manque apparent de sens des valeurs, de la cause ouvrière. C'est l'identité même du travailleur sous-prolétaire qui est ici en question.

Je me rappelle ce balayeur qui n'osait pas manger à la cantine et qui, seul dans son coin, mangeait au fond d'un hangar.

### **3. Interdit de citoyenneté**

Sommes-nous conscients des causes matérielles, et mêmes légales, qui peuvent empêcher un homme, une femme, innocents de tout crime, d'exercer leurs droits de citoyen ? Ainsi, l'errance qui vous renvoie d'une commune à l'autre, sans vous permettre d'acquérir un domicile reconnu donnant droit à une carte d'électeur. Ainsi le fait d'être bénéficiaire de l'aide sociale qui, dans certaines conditions, vous empêche d'être éligible. Et que dire du citoyen qui n'a pas les moyens de se présenter dans une réunion syndicale ou politique, de lire et de comprendre les programmes, d'exprimer ses avis dans les termes voulus ?

Mais cet interdit pèse encore plus lourd dans le non-dit, le non-avouable, le non-structuré, dans cette démocratie du quotidien qui se vit dans le quartier, à la mairie, à l'école, où aucun sous-prolétaire ne se risquerait à exprimer son opinion ou ses aspirations, de peur d'être ridiculisé, mal vu, privé des aides dont il a besoin pour vivre, renvoyé de l'humble poste qu'il occupe à titre précaire...

Les familles les plus pauvres, oppressées par mille soucis, humiliées de ne pouvoir répondre à des situations sans issue, accusées d'irresponsabilité, taxées de vivre comme elles le font parce qu'elles le veulent bien, jamais abordées en citoyens, n'osent même pas se reconnaître elles-mêmes citoyens comme les autres.

### **4. Interdit d'histoire**

Le quatrième interdit qui pousse vers la marginalité culturelle, je le disais, est l'interdiction virtuelle d'entrer dans l'histoire des autres, d'y être reconnu comme partie prenante.

Les plus pauvres savent au plus profond d'eux-mêmes que la lutte qu'ils mènent au jour le jour est en vérité le combat de toute l'humanité contre la grande pauvreté et l'exclusion. Ils savent que leur combat n'est pas seulement le leur mais le vrai défi posé à tous les hommes. Parce que tout homme, s'il est privé de tout moyen de parler, d'agir et de montrer ses capacités humaines, tombe irrémédiablement dans la misère. Tout être humain le sait et s'en défend. Ainsi, la question de la misère traverse toute l'histoire de l'humanité. Elle y surgit de manière plus pointue, à intervalles réguliers, selon les régions et les conjonctures, mais personne n'en nie la permanence. L'esprit humain en a comme épousé la conscience.

Pourtant, les plus pauvres sont quasiment occultés dans l'histoire des sociétés, à peine si leur existence affleure de temps à autre dans nos récits. Est-ce encore notre peur qui les écarte ou pensons-nous vraiment que leur vie n'a aucun intérêt pour nous ? Tout se passe comme s'ils n'avaient pas une histoire propre, au même titre que la paysannerie, la classe ouvrière, la bourgeoisie, la noblesse. Cette histoire existe pourtant mais, considérée comme méprisable, elle ne peut être exprimée dans aucun lieu. Nulle part les plus défavorisés ne peuvent exprimer leur courage de lutter envers et contre tout, leur refus d'être réduits à la condition qu'ils subissent. Nulle part, ils ne peuvent témoigner de leur combat qui est pourtant le combat essentiel de l'Homme pour se faire respecter de ceux qui, à travers

les âges, le refoulent et l'excluent. Or, nul peuple ne peut se faire comprendre, s'il ne peut transmettre son histoire avec honneur, si lui-même n'a de son histoire qu'une vision négative.

### **5. Interdit de spiritualité**

Le cinquième et dernier interdit que je vous nommais était celui de la vie spirituelle. Il est sans doute le plus grave et le plus décisif.

Plus que toute autre personne au monde, le plus pauvre sait la faiblesse de l'homme. Tous les jours, il est affronté à des employés, des acteurs sociaux, des bénévoles qui, tous, ont leur idée, leur analyse, leur proposition pour répondre à ses besoins immédiats. Et pourtant, ce n'est pas à ce niveau-là que le plus pauvre tente de les rencontrer. Ce qu'il voit en ces personnes, c'est avant tout leur capacité à entrer en lien avec l'humanité qui est la sienne. C'est leur capacité à saisir tout ce qui se trouve au-delà même de tous les problèmes immédiats, c'est-à-dire : la vie, la mort et, pourquoi pas, Dieu !

Que savons-nous de cette pensée du pauvre sur Dieu, sur « l'après » de la vie ? Que savons-nous de ce qu'il connaît de la spiritualité de l'humanité ? Que savons-nous de sa volonté de vivre ensemble, de sa volonté de rechercher ce qui nous rassemble ? A son avis, pour qui vivons-nous ? Pour quel Dieu ? Pour quelle idéologie ? Pour quelle vérité ? Que savons-nous de sa connaissance sur cet insondable mystère de l'homme à la recherche de sa totalité, de son unicité ? Pourquoi, en son nom, accusons-nous le monde de tous les maux sans même connaître sa pensée à lui ? Pourquoi le mobilisons-nous à l'occasion contre les autres, sans savoir ce que lui-même attend d'eux ? Ne pensons-nous pas que partager cette pensée sur le monde et sur Dieu est tout aussi mobilisateur qu'une bonne gestion des allocations familiales, que l'octroi d'un logement médiocre ? Ou pensons-nous vraiment que le plus pauvre ne pense pas, qu'il n'a pas de vie spirituelle ? Sans dépassement de cet interdit, toute action culturelle est vaine, car la spiritualité du pauvre est de nous rappeler que nous sommes d'une même humanité. Si nous n'entrons pas dans cette spiritualité-là, inutile de venir lui parler de culture.

### **6. Sans culture, pas de savoir qui soit un chemin vers soi et vers les autres**

Tous ces interdits pèsent d'un poids considérable sur les familles les plus défavorisées, ils les tiennent à l'écart de tout ce qui forme la base même de toute culture, de tous les moyens de la créer, de tous les lieux où la vivre et la partager. Sans famille, l'homme ne peut transmettre, sans histoire, il ne peut développer sa conscience, sans travail, il ne peut créer, sans citoyenneté, il est sans appartenance, sans spiritualité, il ne peut que rêver de Dieu. Il sera toujours un homme, mais sa manière d'être, de penser et de vivre ne sera pas celle des autres. Il sera ce à quoi aucun homme n'est destiné : un solitaire. Il sera un homme et il aura un savoir et même une culture, mais ce seront un savoir et une culture ébréchés, émiettés, qui ne lui permettront pas d'avoir une place dans le monde parce qu'il connaîtrait ses racines et qu'il se reconnaîtrait d'une famille, d'un milieu. Ce sera un savoir inutile, même à lui-même – nous pouvons le dire enfin – si « savoir » veut dire : pouvoir participer à ce que font et sont les autres.

Le savoir et la pensée des plus pauvres sont d'autant plus fragiles que ceux dont les idées ne peuvent être ni exprimées, ni entendues, ne peuvent pas consolider leurs propres convictions. Aussi, seront-ils facilement le jouet de tous les pouvoirs arbitraires. Ils se soumettront aux idées des autres et en deviendront les esclaves (des « jaunes » comme on dit dans les milieux ouvriers). Ils sauront moins encore qu'avant qui ils sont en réalité, et ils ne seront pas des frères, des partenaires pour les autres. De leur savoir mal bâti, de leur pensée méprisée, de leur manière d'être réprouvée, par quelle dynamique ces hommes, ces familles pourraient-ils passer à une culture du rassemblement et de la fraternité, telle qu'ils la rêvent au fin fond de leur solitude ? C'est sur cette question que je voudrais m'attarder quelques instants avec vous.

## **II - DE LA HONTE AU RASSEMBLEMENT, CHEMIN VERS UNE NOUVELLE CULTURE**

Un premier sentiment éprouvé par le plus démuné envers un environnement, une société sur lesquels il n'a pas de prise est la honte. Ce n'est pas une honte par rapport à de soi-disant normes socio-économiques, éducatives ou culturelles, mais une véritable humiliation d'abord, d'avoir passé 10 ans de sa jeunesse sur les bancs d'une école qui n'a pas su lui apprendre à lire et à écrire. Au-delà même de l'avanie d'avoir échoué sous le regard des autres, il y a la mortification de n'avoir pu maîtriser l'écriture, de n'avoir pu faire entrer en soi cette magie des lettres et des mots et d'être ainsi demeuré à l'écart de cette longue histoire de l'écriture.

Cette mortification le poursuit toute sa vie, car le plus pauvre sait bien que l'homme n'est homme que s'il arrive à forger la matière et à faire corps avec elle. Il subit la mortification d'avoir dix doigts dont il ne peut se servir. Il souffre d'être acculé à des travaux invisibles et impurs, des travaux qui jamais ne lui permettront de s'élever au rang de travailleur reconnu, des travaux qui jamais ne lui donneront les moyens de manifester son humanité aux côtés des autres travailleurs, avec les autres hommes. Cette recherche d'humanité des plus pauvres dont nous avons déjà parlé et qui inspire tous leurs efforts de vivre, nous introduit aux trois cercles dans lesquels ils devraient pouvoir successivement se mouvoir, la mouvance de l'un à l'autre me paraissant la seule dynamique susceptible de les conduire vers une culture universelle dont eux-mêmes seraient les premiers agents. Je veux parler de la honte, du refus et du rassemblement.

Un premier cercle est celui du renfermement dans la honte : la honte d'une population affrontée à des conditions de vie dans lesquelles elle doit à elle seule se trouver des réponses. Cette honte paraît inéluctable. Elle crée pourtant autour des familles un deuxième cercle, plus large que le premier, car il pousse les familles vers le monde qui les entoure. C'est le cercle de leur refus de vivre cette condition, et leur acharnement à la combattre tant pour elles-mêmes que pour les autres. Combat inefficace, pourrait-on dire, mais ce refus des plus pauvres témoigne pour le moins de la conscience qu'ils ont du caractère anormal de leur condition. Si les interdits qui pèsent sur eux, si la pauvreté de leur culture, si la honte les enferment, leur conscience ne s'est pourtant pas laissée mettre ainsi en cage. Mais conscience n'est pas science. Sans moyens, l'exclusion ne peut être surmontée. La conscience des plus démunis a besoin de rencontrer la conscience d'autres hommes qui, eux aussi, refusent l'exclusion. D'où le troisième cercle, sur lequel débouchent comme naturellement les deux premiers : celui du rassemblement, celui de la solidarité, dont la porte ne s'est jamais fermée puisqu'au plus profond d'eux-mêmes tous les hommes refusent l'exclusion. C'est ce refus qui, en principe, fait des hommes les sujets d'une communauté, des sujets de culture.

Laissez-moi vous dire encore un mot sur ces cercles de la honte, du refus et enfin de l'accord et de l'unité qui, dans un enchaînement parfaitement conforme à la nature et à la destinée de l'homme, peuvent donner naissance à une véritable culture universelle du refus de la misère.

### **1. Une culture honteuse, en marge du droit à la culture**

La honte des plus pauvres les met en marge du droit à la culture. Elle boucle le cercle vicieux : la honte d'être interdits des moyens de la culture les éloigne plus encore de nous. En effet, quand votre vie est sans continuité et vous exclut de l'appartenance à une communauté, vous ne pouvez être sujet de culture. Mais n'oublions pas que cette discontinuité de l'existence devient paradoxalement une expérience continue qui s'inscrit dans la mémoire des pauvres.

C'est ce que montre l'histoire de la famille de Patricia, 8 ans, qui s'exclamait de manière impromptue, au cours d'une séance de pivot culturel<sup>1</sup> : « Mon arrière, arrière, arrière-grand-mère, elle habitait dans

---

<sup>1</sup> Centre culturel qui a pour activité de base la bibliothèque. Il est intégré dans les cités et les quartiers les plus pauvres. Il se veut un lieu de rencontre d'une culture (lecture, théâtre, musique, expression corporelle...), un lieu d'expression des enfants et du milieu tout entier, un lieu de partage du savoir et des savoir-faire.

un bidonville ! » Nous avons là une manifestation de la conscience d'une continuité historique dans l'esprit de cet enfant, dont le vécu familial est cependant caractérisé par la discontinuité.

Nous savons que la famille perdit maintes fois son logement, et que par la même occasion, le père de famille dut à chaque fois changer d'emploi, passer aussi de longs mois au chômage. Déménagements et placements des enfants vont évidemment de pair avec toute l'instabilité scolaire qu'une telle existence entraîne. Dès lors, bâtir une amitié s'avère impossible. Surtout, le lien avec les connaissances scolaires classiques devient particulièrement ténu, tout comme pour les parents, le lien avec des expériences un tant soit peu solides et instructives du passé. Tout projet de vie, parce que requérant à la fois expérience, savoir et moyens à long terme, devient alors illusoire. Nous savons bien de par nos propres expériences combien il est difficile d'accomplir son destin, quand on est régulièrement poussé hors de son milieu familial, hors de son environnement traditionnel.

Semblable discontinuité fait du monde de la misère un milieu de mouvance dans l'espace et d'instabilité dans le temps, incapable de créer, incapable de bâtir un avenir. Rejeté hors du droit, le plus démuné, du fait de cette discontinuité, est fixé de plus en plus fortement en marge du droit. Elle l'oblige à imaginer des réponses personnelles et immédiates aux questions amenées par la vie. Réponses qui pallient au présent, sans construire un avenir et donc réponses hors culture en quelque sorte, faites des miettes de culture qui vous restent dans l'éternel branle-bas des péripéties de l'existence.

Et le Quart Monde sait bien qu'il ne peut rien bâtir de stable et de prometteur pour les siens, tant qu'il sera tenu à l'écart de droits élémentaires : instruction, travail, logement, revenus. Par la seule inconstance de sa vie qui le fait apparaître, lui-même, inconstant, le Quart Monde nous redit sans arrêt combien il est vain de vouloir parler d'accès à la culture sans parler d'accès à la sécurité élémentaire de l'existence.

Il nous faut revenir à tout instant sur ces cinq interdits dont nous parlions tout à l'heure. La culture humaine s'est forgée à travers la lente compréhension, la lente construction des cinq réalités de la vie humaine qui sont interdites aux familles du Quart Monde. Ces réalités qui sont, aujourd'hui, le droit au travail, le droit à la famille, le droit de citoyenneté, le droit à l'histoire et le droit à la spiritualité.

Ces droits qui forment la base des Droits de l'Homme créent en effet cette situation à laquelle l'homme aspire depuis longtemps : celle de pouvoir vivre en communauté en toute dignité et sans être dépendant de l'autre. Cette autonomie par rapport à l'autre est le gage de la liberté individuelle et collective indissociable de la dignité à laquelle aspirent tous les hommes. La situation vécue par le Quart Monde démontre bien que sans la reconnaissance de ces droits, les hommes ne peuvent être des êtres de culture à part entière. Ce dont nous nous rendons peut-être moins compte, c'est que cette situation entraîne un sentiment de honte qui envahit les personnes au point de les enfermer non seulement dans leur milieu mais en eux-mêmes. Ils deviennent alors des interdits de culture à vie.

## **2. Une culture du refus, une culture de la dignité**

Si la misère est vécue avec honte, elle ne brise cependant pas la conscience des hommes qui en sont victimes. « Je voudrais que l'on nous aide à comprendre le pourquoi des choses. Pourquoi les gens qui n'ont rien sont rejetés par les autres ? » s'écrie un père de famille au cours d'un forum sur « La réalité ouvrière du sous-prolétariat ». Par cette seule question, nous savons que la misère oblige à des interrogations qui sont comme une porte ouverte non pas sur notre culture mais sur une culture remise en cause et renouvelée.

Car le plus pauvre développe sa conscience, non pas tant dans le contraste avec la richesse que dans ce refus de l'exclusion qui est la marque de sa volonté de comprendre à la fois ce qu'il vit et le monde qui l'environne. Ce refus s'exprime par la volonté de ne jamais se laisser étouffer totalement par la laideur de la cité, par la volonté de trouver, de créer constamment un espace que l'on tente de faire échapper à

la grisaille de l'environnement. Ce refus, c'est le refus de se laisser engluer, aspirer : « Il faut se secouer », entendons-nous souvent dans les cités. Ainsi, à Stains, après avoir tourné un film qui montrait leur combat pour le relogement, les familles diront : « Il faudra se montrer à la hauteur ».

Ce refus, c'est encore celui de ne pas se laisser anéantir par une réputation mauvaise qui vous colle à la peau. Ce refus, ce n'est pas une adaptation à des normes extérieures. Il est l'expression d'une conscience de ce que doivent être les hommes et leurs organisations, en profondeur.

Les familles du Quart Monde savent bien qu'aucun enfant ne peut apprendre si les autres le rejettent. Aussi, à la rentrée scolaire, avons-nous toujours vu les enfants du Quart Monde bien habillés. Les plus pauvres pressentent qu'aucun homme ne peut être accepté parmi les siens, s'il n'a pas la capacité de faire face en homme responsable à son destin. Ils savent que si le droit peut aider à libérer les hommes de la dépendance, il faut être capable de maîtriser ce droit, d'y répondre en assumant des responsabilités, si l'on ne veut pas vivre dans l'assistance. Derrière de telles intuitions – car le peuple du Quart Monde est un peuple d'intuitions – se cache tout un regard sur la nature et l'histoire de l'homme.

S'il est vrai qu'à un moment de son existence, l'Occident a mis le pauvre sous la protection de Dieu, il est vrai aussi que, par la suite, le pauvre a été mis dans l'obligation de travailler, de faire ses preuves. Démarche critiquable certes, si le travail devient valeur absolue, remplaçant la valeur inaliénable de tout enfant de Dieu. Mais n'était-ce peut-être pas, malgré tout, un essai de traduire l'intuition que les futures sociétés de droit ne pourraient se maintenir qu'en fonction des responsabilités que chacun accepterait d'assumer ?

Cette intuition, les très pauvres la possèdent. Aussi, dire qu'ils refusent le travail, c'est les offenser. Plus que quiconque, ils ont soif de responsabilités. Mais aussi, mieux que quiconque, ils savent que les hommes, pour assumer des responsabilités, ont besoin de moyens, ont le droit de disposer de ces moyens. Faute d'y avoir eu accès, ils ont payé cher l'évolution de nos sociétés. Forts de leur expérience, ils nous rappellent que notre culture a confondu homme et travail, homme détenteur de droits et de responsabilités d'une part et obligé de peiner au travail de l'autre.

La finalité de toute emprise sur le monde n'est-elle pas de permettre aux hommes de se bâtir libres, en maîtrisant à la fois leur rapport avec la matière et leur relation avec la communauté des hommes ? C'est en tout cas dans cette perspective que nous avons envisagé les actions culturelles que, depuis 28 ans, nous avons lancées dans divers pays du monde, toujours à partir du refus par chaque être humain d'une misère qui casse l'homme.

### **3. Une culture du rassemblement et de la solidarité**

Le peuple du Quart Monde se situe à la charnière d'un monde qui n'a pas réussi à vaincre la misère et d'un monde qui refuse de penser qu'il en sera toujours ainsi. D'un monde de contradictions et de recherches dont lui, le Quart Monde, fait les frais. Cela, le Quart Monde le sait. Et il sait aussi que, seul, il ne peut vaincre l'exclusion qui perdure entre-temps. Il sait qu'il a besoin des autres, mais aussi, il pressent que, sans lui, le monde ne connaîtra pas d'harmonie.

Il sait que les autres hommes ont peu de patience avec lui. Témoins, tous ces projets, ces programmes, commencés, interrompus, repris encore et qui n'ont jamais débouché sur une destruction de la misère. Et Dieu sait qu'ils furent nombreux. Le Quart Monde sait bien que la discontinuité de sa propre vie dont nous parlions tout à l'heure renvoie à la discontinuité des engagements que les sociétés prennent à son égard. Il sait bien que la continuité de la société vis-à-vis de lui est largement celle du développement de théories sur sa condition, bien plus que celle de la recherche de l'action commune, celle de l'effort de manifester la solidarité des hommes. Le Quart Monde sait tout cela et il porte pourtant la volonté et l'espoir que cela change, que la rencontre se fasse enfin et que la fraternité gagne.

La culture est création, rencontre des hommes, produit des échanges entre les hommes. Elle est plongée dans l'histoire des hommes. Elle est l'histoire même des hommes, pétris, forgés ensemble. Elle est la négation même de la fatalité du bouc émissaire comme vecteur de promotion. Comme elle est la négation de la fatalité de l'existence d'hommes à considérer comme un déchet normal de l'humanité.

Cependant, si les hommes veulent dépasser ces fausses théories d'un nécessaire bouc émissaire ou d'un déchet normal, il leur faut rejoindre ce peuple de la misère, s'engager avec lui. Il leur faut se former, il nous faut nous former à son contact, à la conscience que lui-même a de sa situation, au refus qu'il lui oppose. Il nous faut découvrir le prix que le Quart Monde paye pour tenter de faire vivre à ses enfants une autre condition.

Forts de cette rencontre, il nous deviendra possible d'imaginer avec le Quart Monde, de créer avec lui, de partager avec lui des idéaux désormais sûrs et donc une culture du rassemblement universelle et pour cela durable.

### III - UNE NOUVELLE POLITIQUE DE LA CULTURE

La perspective que nous offrent les plus pauvres ne nous conduit pas à créer quelques activités culturelles en milieu de misère seulement. Ils nous ouvrent des horizons sur une véritable politique culturelle qui se fonderait sur ces quatre principes :

- que le droit à la culture est à réaliser en même temps que celui aux sécurités matérielles les plus élémentaires que représentent le toit, la santé et le revenu ;
- qu'il est à réaliser en même temps que le droit strict à l'école, à la formation professionnelle et à l'emploi ;
- que le droit à la culture se fonde d'abord sur le droit à l'expression et à la consolidation, par tous, de leur propre savoir, de leur propre expérience et pensée ;
- et que c'est sur la base de la reconnaissance de l'histoire et de l'identité propres d'une population que peuvent être favorisées toutes formes d'accès à la culture du monde environnant.

Concrètement, nous l'avons compris, il ne s'agit pas du tout de « distribuer de la culture » aux 350 000 familles françaises très pauvres qui en sont privées. Il s'agit avant toute chose de permettre à toute une population de se savoir sujet de culture, homme de culture. Il s'agit de permettre à l'ensemble de la société de reconnaître que le plus pauvre de ses membres a droit à la culture, qu'il est capable d'en être sujet et que sa contribution est essentielle à tous.

Menée en ce sens, l'action culturelle est effectivement primordiale. Elle permet de poser la question de l'exclusion humaine d'une manière plus radicale que ne le fait l'accès au droit au logement, au travail, aux ressources ou à la santé. On pourrait penser que l'accès à ces autres droits devient inéluctable, lorsque le droit à la culture est reconnu. Transmettre un patrimoine culturel, c'est intégrer ceux qui le reçoivent dans ce patrimoine même dont ils deviennent héritiers. C'est créer une même histoire, c'est s'identifier, chacun, mais alors dans la volonté de créer un destin commun entre tous les créateurs de ce patrimoine. Rien n'est plus difficile pour les nantis du savoir, car pour l'accepter, ils doivent reconnaître que les plus pauvres sont, eux aussi, créateurs de culture au même titre que les autres. S'ils sont reconnus à ce titre, la première dynamique à mettre en oeuvre sera celle de la création d'espaces d'expression : des lieux de rencontre de toute sorte, où les familles du Quart Monde, enfants, jeunes, adultes, puissent rassembler leurs idées, approfondir leur pensée et développer leur créativité en collaboration avec des ressortissants de tous les autres milieux. Ces lieux, comme les universités populaires Quart Monde<sup>2</sup> ou les pivots culturels créés par l'ATD Quart Monde, doivent être des

---

<sup>2</sup> Créées par le Mouvement international ATD Quart Monde, les universités populaires sont des lieux d'expression où les plus défavorisés peuvent partager leur histoire, leur vécu, leurs expériences de résistance à la misère pour préserver leur dignité. Elles sont des carrefours entre l'expérience de la vie du sous-prolétariat et celle des autres citoyens.



carrefours d'échange entre l'expérience de vie du sous-prolétariat et celle des autres citoyens. Ils doivent être créateurs de relations nouvelles entre les hommes et donc d'une nouvelle culture.

Permettre en même temps à tout homme de comprendre le monde qui l'entoure, l'histoire qui se déroule, pour en devenir à la fois sujet et acteur, telle sera la seconde dynamique pour toute action culturelle en milieu de misère. C'est dans cette perspective que l'homme du Quart Monde cherche sans arrêt mais jusqu'ici en vain, à s'inscrire dans son environnement. Pour réussir enfin, il a besoin de comprendre en quoi il peut être sujet de la pensée et des événements du monde, en quoi il est déjà citoyen au même titre que les autres, au sein d'une seule et même histoire.

Nous l'avons déjà dit : dans les conditions actuelles, cela est impossible. La misère en effet paralyse les facultés intellectuelles de l'homme, elle rétrécit sa vision sur la société, alors que toute création, tout projet de vie se bâtit sur un savoir en constante évolution. Le développement, l'épanouissement progressif des potentialités de l'esprit est pour cela un droit inaliénable de tout être humain.

Les capacités intellectuelles, le savoir, la culture générale sont une clé. Le métier doit devenir leur moteur. Le savoir est la clef d'accès au métier, le métier à son tour devient le moteur des facultés de l'esprit, du savoir et du développement de la culture. C'est ainsi que s'ouvre l'accès à la maîtrise de l'environnement, à la maîtrise des droits. Maîtriser un droit, c'est s'inclure dans une histoire et devenir responsable de celle-ci.

A titre d'exemple, quand les familles des cités ont pu relater ensemble l'histoire de leur combat pour le droit d'être une famille et d'avoir un logement, quand elles ont compris les enjeux que cela représentait de dire ainsi, ensemble et publiquement, leur identité, leurs convictions, elles se sont senties motivées pour maîtriser aussi l'histoire présente, la vie sociale et politique, la vie collective de leur cité.

Créer des lieux d'expression des plus pauvres qui soient des espaces de rencontre avec tous les autres milieux, y introduire les moyens de comprendre ce qui se pense et se passe dans le monde alentour, à ces deux dynamiques il faut pouvoir ajouter celle d'un véritable rassemblement de tous autour d'un projet commun. Une culture vivante est toujours un combat pour des idéaux que les uns et les autres respectent malgré leurs différences. Comment une culture pour demain ne serait-elle pas celle du refus de l'exclusion, celle de la rencontre et de la fraternité entre peuples divers, à commencer par les plus pauvres, à partir de ce qu'eux ont à dire sur toutes les affaires des hommes et de Dieu ?

Une dynamique de rassemblement signifie bien entendu la création de manifestations, de fêtes dans des lieux significatifs dont l'accès serait assuré à tous, à commencer par ceux qui jusqu'ici ne se déplaçaient que pour fuir une calamité ou parce qu'ils étaient pourchassés.

#### **IV - L'ART, LE SAVOIR, LA MODERNITÉ PORTÉS AU PLUS BAS DU MONDE**

Est-il besoin d'entrer dans le détail d'une action à laquelle nous sommes tous invités et où chaque geste, si modeste soit-il, devient significatif quand il s'inspire des principes que nous avons développés ce soir ?

Il convient de permettre aux enfants et aux parents de s'initier aux arts, aux diverses expressions culturelles que les hommes se sont donnés à travers les siècles et qui constituent le patrimoine de tous. Ainsi, les plus pauvres ont le droit que viennent chez eux des troupes de théâtre qui organisent des tournées dans les quartiers les plus exclus. Ils ont droit de jouer Antigone, Iphigénie, comme ils le firent en 1966 dans la boue du bidonville de Noisy-le-Grand. Là était l'amorce d'une expression théâtrale du Quart Monde lui-même qui s'élargissait bien au-delà des limites du bidonville.

Il y a urgence à ce que les artistes : peintres, sculpteurs, musiciens..., et les gens aux métiers nobles : forgerons, menuisiers, serruriers, horticulteurs..., viennent partager leur savoir avec les plus pauvres

dans leur lieu de vie. Il est urgent d'apprendre d'eux, en retour, cette force de refus qui fait des plus pauvres des hommes debout.

A titre d'exemple, je citerai la fresque historique réalisée en mai 1984 dans le XIII<sup>ème</sup> arrondissement de Paris « Pieds humides et Gagne-Petit ». Fresque qui non seulement a permis au Quart Monde de redécouvrir une part de son histoire, mais aussi d'accéder à l'expression théâtrale, d'expérimenter certains métiers à travers la mise en place du spectacle lui-même. Ce furent plus de 200 personnes du Quart Monde qui, à cette occasion, se mirent ensemble pour rendre leur histoire communicable dans la dignité, la fierté et l'honneur.

Il nous faut inventer aussi et surtout les moyens de faire pénétrer le livre dans les quartiers les plus défavorisés. Il faut y multiplier les pivots culturels, les bibliothèques de rue<sup>3</sup> et les biblio-bus, y prévoir des animations publiques autour de la parole communiquée par l'écrit. Tout cela sans jamais oublier que l'ordinateur fait partie des outils de la culture et qu'en Quart Monde, il s'est montré un instrument extraordinaire d'éveil à la lecture et à l'écriture.

Je me souviendrai toujours de cet enfant de 10 ans qui, à l'école, était totalement refermé sur lui-même. Par contre, au pivot culturel que le Mouvement animait dans sa cité, il était dynamique et rayonnant. Or, un jour, dans sa classe, il a pu parler de ce pivot culturel où tous les enfants de sa cité passaient des heures à lire, à se raconter des livres, où celui qui savait apprenait à celui qui ne savait pas. Par la manière d'en parler, il révélait que, pour lui, le pivot culturel était ce lieu du livre, ce lieu de la découverte, de l'expression, du rassemblement autour du savoir.

Le pivot culturel, en effet, n'est pas une petite activité à côté d'une autre, entrant au même titre que d'autres dans une quelconque action de développement communautaire. Le pivot culturel est au cœur de la libération de tout un peuple ! Ce n'est d'ailleurs pas seulement le livre que l'on présente et que l'on donne. Le pivot culturel est le lieu d'engagement de toute une société, le lieu où cette société, enfin, prend ses responsabilités et dit : à travers cet enfant sous-prolétaire, son milieu tout entier saura désormais ce que je sais.

La population pauvre a le droit d'avoir de tels lieux en son sein, au cœur même de son histoire. D'une histoire qu'elle ne peut bâtir seule et qui exige l'engagement de nous tous. Implanter, reconnaître, financer de telles actions, est pour une société le signe qu'elle veut apporter aux plus pauvres le meilleur d'elle-même. C'est le signe aussi qu'elle croit que le Quart Monde peut apporter le meilleur de lui-même en retour.

Ce meilleur de nous-mêmes enfin partagé, n'est-il pas la réponse à la question de l'exclusion que nous nous posons tous ? Ce meilleur de nous-mêmes est la certitude qu'un jour, l'humanité n'aura plus besoin des plus pauvres comme bouc émissaire ni ne fera offense à elle-même en les considérant comme des déchets.

Ce jour-là, le plus pauvre pourra vivre sans honte son histoire, refuser ce que nous refusons, confiant que nous ne bâtirons plus notre pensée ni notre culture sans lui.

---

<sup>3</sup> Cette action culturelle, menée avec les enfants les plus pauvres, consiste à aller avec des livres à la rencontre de familles très démunies, pour leur permettre de s'ouvrir comme elles le souhaitent sur le monde et de s'inscrire dans un courant culturel dont elles sont souvent exclues. Elles veulent créer la soif de savoir, réconcilier l'enfant avec l'apprentissage et, en particulier, avec l'école.